

# Dialogues d'histoire ancienne. Penser les savoirs sociaux dans l'Antiquité. Pratiques, acteurs, normes

[12/06/2017 Stéphane Benoist Laisser un commentaire](#)

***Dialogues d'histoire ancienne. Penser les savoirs sociaux dans l'Antiquité. Pratiques, acteurs, normes.* – C. Landrea, L. Rossi dir. – Besançon : Presses de Franche-Comté, 2016. – 343 p. : bibliogr., fig. – (ISSN : 0755.7556 ; 42/2). – ISBN : 978.2.8486.7571.8.**



Comme à l'accoutumée, la dernière livraison des *DHA* (second semestre 2016) s'organise en trois ensembles à peu de choses près équilibrés, comprenant un dossier thématique qui regroupe six contributions, des *varia* constitués de trois articles, enfin trois chroniques et des actualités livrant aux lecteurs de précieux comptes rendus sur des publications ou programmes de recherche récents ainsi que des nouveautés épigraphiques ; le tout prioritairement en français, secondairement en espagnol, avec des résumés bi- ou trilingues en fin de volume (français, anglais, espagnol), p. 323-328. Qu'il me soit permis de mentionner le billet d'ouverture (p. 9-10) saluant la mémoire de notre collègue Charalampos Orfanos – qu'il me revint de côtoyer malheureusement trop peu de temps à Lille, son dernier poste universitaire en tant que professeur de langue et littérature grecques, comme directeur de son laboratoire de rattachement HALMA (UMR 8164) et du master « Sciences de l'Antiquité » –, trop tôt arraché à l'affection des siens et au compagnonnage de ses pairs.

Le dossier intitulé « Penser les savoirs sociaux dans l'Antiquité. Pratiques, acteurs, normes » (p. 11-121) réunit cinq contributions précédées d'une introduction rédigée par Cyrielle Landrea et Lucia Rossi (p. 13-23), les deux organisatrices d'une journée d'étude initialement intitulée *Codifier les pratiques sociales*, qui s'est tenue le 3 juin 2015 à l'INHA (Paris, Vivienne), sous les auspices de l'UMR 8210 AnHiMA et de deux de ses programmes de recherche portant sur les savoirs d'État dans la République romaine et les Droits grec et hellénistique. Trois sections structuraient cette journée (Pouvoirs publics et pratiques rituelles ; Usages des espaces civiques et pratiques sociales ; Nommer les acteurs : entre

identités sociales et statuts professionnels), avec deux interventions chacune. Les contributions de Paul Heilporn, « *P. Mich. XXII 842, une prière pour l'Empereur, une fenêtre sur la société voulue par le pouvoir* », et de Jean-Pierre Guilhembet, « *Que pouvons-nous savoir de la "fabrique toponymique" romaine ? Noms de lieux, pratiques et codification dans la ville de Rome* » n'ont pas été insérées dans le présent dossier. Les cinq communications publiées sont les suivantes : la première en guise de *Préambule*, que l'on doit à l'une des deux organisatrices-éditrices, Lucia Rossi, « *Caius Munatius Faustus, l'Augustalis et paganus pompéien aux deux tombeaux* » (p. 25-40) ; puis de Silvia Busi, « *Entre codification et diversification : le clergé égyptien d'époque gréco-romaine et sa prétendue identité* » (p. 41-58) ; de Julien Dubouloz et Renaud Robert, « *Les banquets publics à la fin de la République : usages sociaux, espaces et représentation* » (p. 59-84) ; de Robinson Baudry, « *La dénomination des adoptés à la fin de la République romaine, décodification d'une pratique sociale ?* » (p. 85-101) ; enfin, d'Hélène Rougier, « *L'identité professionnelle et l'expression du métier dans l'épigraphie portuaire occidentale : différents niveaux de codification* » (p. 103-121).

Les éditrices définissent les savoirs sociaux comme « l'ensemble des connaissances sciemment élaborées et conceptualisées, caractérisant l'identité sociale des individus et des groupes dans les sociétés hellénistique et romaine » (p. 13). L'élaboration de ces savoirs suppose l'appropriation des espaces de publicité, la conscience de soi – qui participe de la construction des identités –, la validation des pratiques, et à Rome le rôle demeuré essentiel de la *consuetudo*. Il importe d'inscrire les pratiques sociales dans des espaces de représentation qui peuvent se concevoir comme des lieux d'expression d'une mémoire sociale au sein desquels des monuments jouent un rôle essentiel quant à la perception des identités communes (cf. la mention du langage écrit, gestuel ou imagé). Les acteurs sont privilégiés à juste titre par la recherche menée collectivement lors de cette rencontre, et plus particulièrement pour les relations entretenues avec l'ensemble du corps social, les autorités publiques et leurs représentants. À ce titre, la variabilité des études de cas proposés est féconde et tend à lier acteurs, pratiques et processus de codification, ou pour le dire comme dans le sous-titre de la rencontre, par la production d'une norme, conçue comme dispositif d'encadrement des pratiques sociales. Quelques éléments d'historiographie du sujet (savoirs et pratiques sociales, en allant par exemple de Rostovtzeff à Nicolet) et la présentation des trois séquences de la journée avec les communications prononcées et celles publiées dans le présent dossier concluent cette approche introductive. Cette dernière est prolongée en quelque sorte par un préambule qui offre l'occasion à Lucia Rossi de croiser les deux ensembles monumentaux funéraires d'un affranchi de Pompéi (dans les nécropoles des portes d'Herculanum et de Nocera) et un *graffito* du Paneion du Wadi Menhi dans le désert égyptien, en analysant tout particulièrement les données textuelles et iconographiques remises en contexte. L'identité individuelle, sociale et professionnelle de C. Munatius Faustus et de sa femme Naueoleia Tychè fait l'objet d'une enquête minutieuse éclairant judicieusement les pratiques de représentation et leurs stratégies.

Les deux premiers thèmes de la journée sont illustrés par les deux textes suivants de Silvia Busi d'une part, et de Julien Dubouloz et Renaud Robert, d'autre part. Dans le premier cas, il s'agit d'aborder l'identité du clergé égyptien à l'époque gréco-romaine dans ce qu'elle a d'ambiguë, ce que la documentation papyrologique grecque et démotique permet d'établir aisément. La diversité des conditions sociales et économiques des prêtres égyptiens s'affirme, héritée de l'époque pharaonique et préservée par les souverains hellénistiques. En revanche, on relève la volonté romaine d'imposer une réglementation du clergé (compétences et conditions d'accès) qui joue un rôle déterminant dans l'apparition de ce que l'auteure nomme

en conclusion une « caste » institutionnalisée. Les associations culturelles égyptiennes donnent lieu à une ample réflexion (p. 51-54) à propos de la codification des comportements et l'expression d'une véritable identité proprement égyptienne, liée avant tout aux dieux et à la conception de la vie dans l'au-delà. Dans le second cas, la sociabilité des membres des aristocraties provinciales fait l'objet d'une attention particulière qui interroge les sources archéologiques tout autant que textuelles et iconographiques. Traditionnellement méconnue quand elle s'inscrit dans l'espace domestique, elle peut toutefois donner lieu à un éclairage renouvelé grâce aux données collectées concernant les banquets qui prennent place dans les demeures privées mais concernent des pratiques de sociabilité plus larges – inutile d'insister sur les difficultés à cerner les délimitations entre sphères privée et publique durant l'Antiquité classique. Deux exemples tirés de maisons de Paestum sont analysés en première partie, tandis que la documentation épigraphique (loi d'Urso) complétée par le témoignage cicéronien du *Pro Murena* permet d'aborder l'usage politique des banquets et leur réglementation – par exemple les lois somptuaires qui imposent des limites au nombre des convives. La dernière section de l'article croise de nouveau les données littéraires et épigraphiques afin d'explicitier la nature des banquets et des lieux considérés, par exemple dans le contexte funéraire : la demeure, la tombe familiale et l'espace public de la cité pouvant être diversement mis à contribution.

La troisième et dernière session de la rencontre consacrée aux noms des acteurs est pleinement représentée par les deux contributions qui y furent prononcées, celles de Robinson Baudry et d'Hélène Rougier. Le premier revient sur l'importance de la nomenclature romaine dans la constitution d'une identité familiale et son évolution à la fin de la période républicaine. Il s'interroge à nouveaux frais, à partir d'une documentation littéraire (Cicéron principalement) et épigraphique (la table d'Héraclée notamment) permettant de revenir sur la typologie raisonnée de la nomenclature adoptive – au cœur de sa démonstration –, et sur les différences entre nomenclature et dénomination proprement dite. Il importe en effet d'être attentif à la nature de nos sources, qui révèlent au-delà d'une catégorisation par trop « définitive » la souplesse des pratiques et leur signification au sein d'un jeu social qui distingue très nettement le degré de reconnaissance publique des membres de l'aristocratie (*cf.* les usages variables des noms et des surnoms). On s'accordera donc avec « l'importance prise par les surnoms dans la définition de l'identité des aristocrates » (p. 96) tout autant qu'avec la conclusion en demi-teinte sur la réalité discutable d'une décodification des pratiques sociales, là où il convient probablement de discerner une nouvelle codification faisant la part belle à la liberté des usages de la dénomination, dans un contexte impérial qui privilégie des jeux d'échelle entre pratiques urbaines et romaines, diffusion d'un modèle « romain » et son application dans l'espace impérial.

Le dossier s'achève par l'étude des inscriptions relatives aux métiers portuaires tirées de six cités (Hispalis, Lyon, Arles, Narbonne, Ostie-Portus et Aquilée). Il s'agit de mettre en regard noms de métiers et identités professionnelles. L'auteure cherche à mettre en lumière ce qu'elle nomme des codes de reconnaissance établis par les gens de métiers, les collègues ou les autorités publiques. Les inscriptions fournissent tout autant des mots que des images qui rendent compte des savoir-faire et des représentations des métiers, ainsi que du partage de modes de vie et d'espaces de travail. La section la plus développée est consacrée à l'intervention des autorités publiques dans la construction des identités professionnelles (p. 111-119). Y sont successivement envisagées la réglementation, les relations privilégiées entre certains métiers et les autorités impériales, les autorités locales pouvant jouer un rôle dans le contrôle des mobilités (Hispalis et Lyon). La question des identités tient compte du statut juridique des professionnels au sein des communautés dans lesquelles ils se sont

installés, ce qui peut influencer sur les choix opérés dans les inscriptions entre plusieurs expressions (*qui negotiantur / qui consistunt*). La conclusion suggère finalement – à haute époque en tout cas, jusques et y compris sous les premiers Sévères – une faible intervention des autorités publiques dans la codification des métiers portuaires. Le travail mériterait d’être prolongé dans le temps (en incluant les effets d’un long III<sup>e</sup> siècle), l’espace et les milieux professionnels. Voilà en tout cas un dossier tout à fait stimulant qui tire sa force et son principal intérêt de la diversité des exemples fournis, de la multiplicité des questionnements engagés et d’un croisement rigoureux de toutes les sources disponibles, tant textuelles – littéraires et épigraphiques – que figurées, les sciences de l’Antiquité s’y trouvant équitablement représentées, de la philologie à l’archéologie en passant par la papyrologie et l’épigraphie, mises au service d’une démarche historique raisonnée.

Les *varia* regroupent trois études qui ressortissent à l’histoire sociale grecque, l’épigraphie amphorique augustéenne à portée économique et sociale, enfin l’archéologie chrétienne. Il s’agit en premier lieu de l’article d’Irene Valderrábano González, « Atalanta e Hipólito: la negación agreste del matrimonio griego », p. 125-153, qui se propose d’aborder les dimensions rituelles et sociales du mariage grec à partir de contre-exemples fournis par deux personnages mythiques, Atalante et Hippolyte, qui se tiennent en marge des rites d’intégration à la cité en demeurant chastes et célibataires. Leur attitude met en péril l’équilibre social qui prévaut et s’apparente à une virginité éternelle réservée aux immortelles, Artémis, Hestia ou Athéna. Ce rejet de la civilisation et de ses rites, la négation des normes sociales que cela implique sont pour l’auteur un observatoire privilégié du mariage grec et de son rôle central au cœur de l’équilibre social de la *polis*. Outre une revue de détail des sources littéraires grecques sur le mythe et l’institution matrimoniale (notamment Homère, Hésiode, Euripide, Xénophon, Apollodore), l’article se fonde sur une bibliographie très ample sur le sujet (notamment Détiene, Vernant, Loraux).

Ramón Járrega Domínguez, « Personajes foráneos en la epigrafía de las ánforas Pascual 1 y Oberaden 74. Aproximación a los cambios en la gestión de la producción vinaria en la *Hispania Citerior* en época de Augusto », p. 155-190, exploite l’apparition de nouveaux types d’amphores vinaires (Pascual 1 et Oberaden 74, figures 2 et 3, p. 158) au service d’une réflexion destinée à renouveler – ou du moins affiner – nos connaissances sur les propriétaires et agents des *figlinae* (avec des changements avérés de gestion et de propriété sous Auguste). Le propos s’appuie sur les données fournies par l’épigraphie amphorique d’époque augustéenne afin de renseigner les productions sur la côte Est de l’Hispanie citérieure (côte catalane, avec une carte des localisations des poteries d’amphores romaines, p. 156). L’inventaire des noms sur les timbres amphoriques permet de mettre l’accent sur un cas particulier (*M. Porcius*, p. 162-4, qu’il s’agisse d’un Italien, d’un descendant de colons italiens, ou d’un indigène romanisé) et de s’interroger sur la présence de *Iulii* (p. 164-178), interprétés comme des affranchis impériaux dont on ne peut assurer qu’ils travaillaient pour les intérêts du prince ou directement dans le cadre de domaines impériaux.

Diego Play Augusto dans « Le lieu d’enterrement de Priscillien », p. 191-210, revient sur une question débattue depuis fort longtemps, à savoir la localisation de la sépulture de Priscillien et de ses compagnons (Latronianus, Iulianus, Felicissimus, Armenius, Procula et Eucrotia), après leur condamnation à mort prononcée à Trèves. L’auteur, dont le texte français est parfois un peu maladroit, expose l’ensemble des hypothèses formulées auparavant – en particulier celle d’Henry Chadwick, suivant en cela Louis Duchesne, de Saint Jacques de Compostelle, sous la nef de la cathédrale, mais également celle de Sainte Eulalie de Boveda, d’Os Mártores dans la province de Pontevedra, ou bien encore d’Avila : une carte de

localisation et des vues des différentes hypothèses sont insérées en fin d'article, p. 205-7 – et penche finalement pour *Asturica Augusta*, après avoir dressé l'inventaire de la présence des Priscillaniens en péninsule Ibérique, notamment à partir des sources littéraires disponibles (Sulpice Sévère, Hydace).

Trois chroniques suivent ces *varia* : la première sous la plume de Jacques Annequin, « Esclavage et dépendance », p. 211-216, propose un compte rendu de l'ouvrage de Bernat Montoya Rubio, *L'esclavitud en l'economia antiga. Fonaments discursius de la historiografia moderna (Segles XV-XVIII)*. La deuxième, sous la responsabilité de Guy Labarre et Hadrien Bru, intitulée « Chronique d'Orient », p. 217-251, regroupe deux mises au point épigraphiques – la première sur une inscription de Babuya, une dédicace de sept lignes gravée sur un autel brisé en deux blocs à P. Mummius Sisenna Rutilianus à Rataria en Mésie supérieure ; la seconde sur douze inscriptions gréco-romaines d'Anatolie, à Izmir (Ionie), Kymè (Éolide), Halicarnasse, Mylasa, Alinda et Gerga komè (Carie), Susurluk (Mysie), Kaman (Galatie), Amastris (Paphlagonie) et Zéla (Pont) –, dans les deux cas avec reproduction photographique des documents commentés, et une chronique sur les fleuves anatoliens à propos de noyades dans le Méandre proposée par Stéphane Lebreton – à partir des actes du colloque *Corps submergés, corps engloutis : une histoire des noyés et de la noyade de l'Antiquité à nos jours* – qui revient sur les témoignages d'Homère, Thucydide, Justin, Procope, Basile de Césarée ou de la *Vie de Théodore de Sykéon*. Quant à Panogiotis Doukellis, il propose dans « Regards sur les publications helléniques », p. 253-263, la brève recension de quatorze publications parues en grec entre 2012 et 2016. Dix longs comptes rendus, en français ou italien, sont regroupés dans la section « Actualités », p. 265-321. Ils ne font l'objet d'aucun référencement quelconque dans le sommaire, tout comme les trois chroniques susmentionnées dont les contenus ne sont nulle part précisés. Il appartient au lecteur curieux de parcourir l'ensemble de cette troisième partie de la revue afin de faire son miel des inscriptions inédites ou notes de lecture d'ouvrages récemment parus qui méritent toute son attention.

Stéphane Benoist

Professeur en Histoire romaine, Université de Lille (SHS-Lille 3)